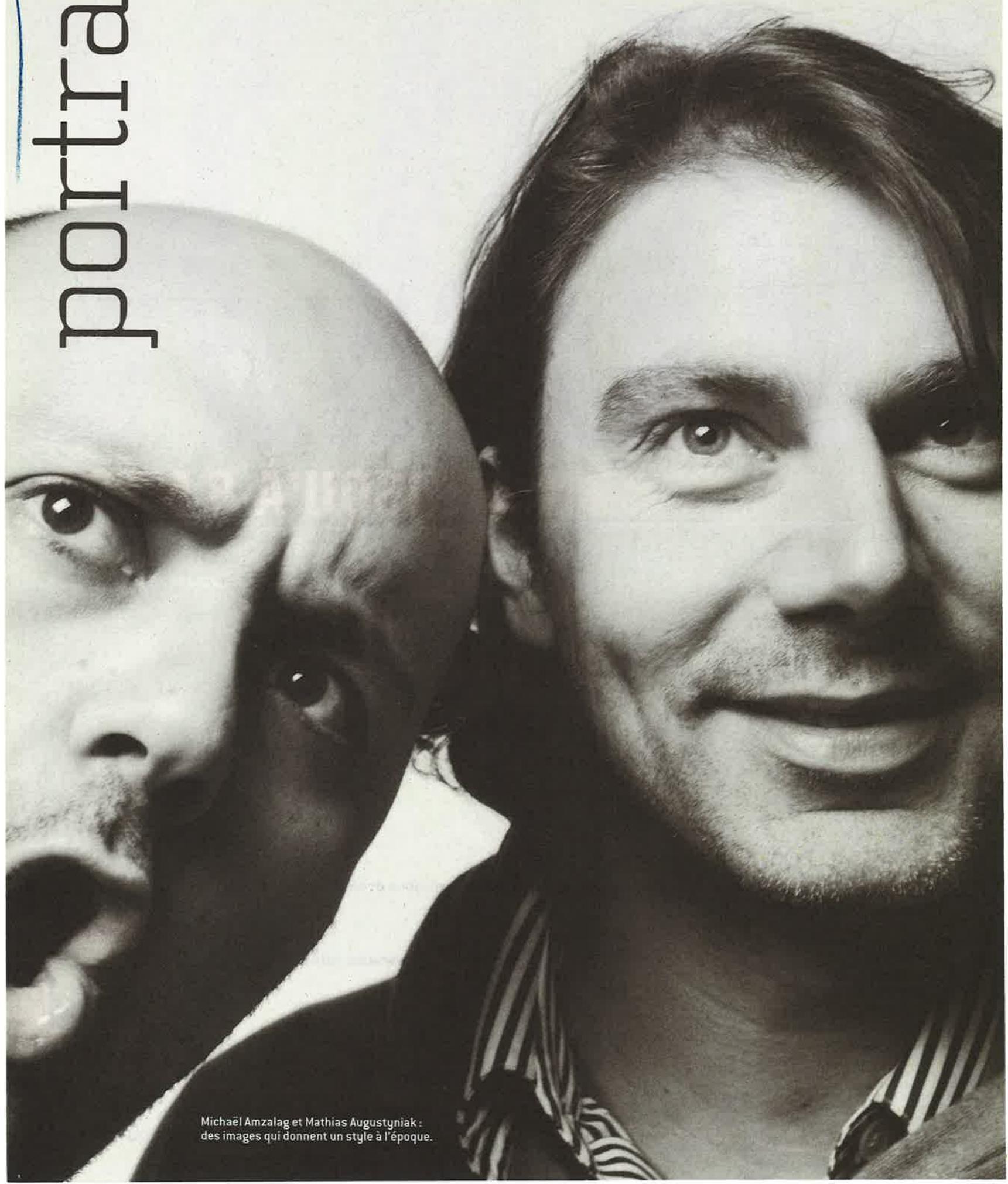


# portrait



Michaël Amzalag et Mathias Augustyniak :  
des images qui donnent un style à l'époque.

# je à deux

## M/M

Des pochettes d'album de Björk à l'affiche du film *Tropical Malady*, les M/M essaient leur graphisme sur les objets contemporains les plus excitants. Comment fonctionne la M/Matrice ?

Par Olivier Nicklaus  
Photo David Sims

Qu'ont en commun les pochettes des derniers disques de Björk ou Madonna, le catalogue Vert Baudet, le décor de l'opéra *Antigone* mis en scène par Eric Vigner, la campagne pour les slips Calvin Klein, l'affiche du film *Tropical Malady*, la décoration d'un café branché de la rue Etienne-Marcel à Paris, la Ann Lee de *No Ghost*, *Just a Shell*, le clip d'*Une chaise à Tokyo* de Benjamin Biolay, la nouvelle charte graphique des Arts-Déco, l'identité visuelle du palais de Tokyo ? On pourrait poursuivre la liste longtemps : toutes ces images sont signées M/M et sont de celles qui donnent un style à l'époque. Dans quelques dizaines d'années, la capsule-

temps d'aujourd'hui pourrait bien ressembler à un dessin des M/M... Cette montée en puissance ne va pas sans jalousies, grincements de dents, amertumes. A commencer par une critique qui les dépasse pour embrasser toute leur profession : nous vivrions dans une époque où l'emballage aurait plus d'importance que le contenu...

Décembre 2004, un atelier d'artistes près du canal Saint-Martin, dans le X<sup>e</sup> arrondissement parisien. Autour d'une grande table en bois, chacun travaille silencieusement sur son ordinateur. On croyait que M/M, c'était seulement Michaël Amzalag et Mathias Augustyniak. On découvre que c'est aussi Camille Roman,

Alexandra Ruiz, Samuel Vermeil et Jane Schwengbeck. Mais ceux-là ne parleront pas. La saga M/M est racontée par ceux qui l'ont initiée en se rencontrant en 1989 rue d'Ulm, aux Arts-Déco. A ma gauche, Mathias, grand, mince, hétéro (et même papa), cheveux longs, père d'origine polonaise, né à Cavailon en 1967. A ma >>>

"On découvre aujourd'hui que Rembrandt signait des tableaux issus de son atelier sur lesquels il n'avait pas donné un coup de pinceau."

**1967**

Naissance de Mathias Augustyniak à Cavailon.

**1968**

Naissance de Michaël Amzalag à Saint-Germain-en-Laye.

**1989**

Rencontre aux Arts-Déco.

**1992**

Fondent M/M.

**1999**

Début de leur collaboration avec Björk.

**2004**

Premier court métrage *Antigone under Hypnosis*.

M/M

>>> droite, Michaël, plus rond, moins hétéro, crâne quasi rasé, parents juifs pieds-noirs du Maroc, né à Saint-Germain-en-Laye plutôt qu'à Paris, pour cause de Mai 68. Ils répondent de bonne grâce aux questions biographiques, même si on sent qu'ils flipent d'avance aux raccourcis journalistiques que leurs réponses pourraient engendrer, genre "De l'influence polonaise (alcoolisme et catholicisme) et juive marocaine (loukoums et arabesques) sur l'esthétique des M/M". Ce qu'ils détestent sans doute par-dessus tout, c'est le romantisme de l'auteur. A tel point qu'une de leurs premières décisions quand ils ont choisi de travailler ensemble, c'est d'effacer leurs patronymes derrière ce fameux logo qui magnétise le microcosme branché parisien depuis bientôt quinze ans : M/M.

**Curieux, le choix de cette barre de fraction entre les deux M** (l'un pour Mathias, l'autre pour Michaël pour ceux qui n'auraient pas compris) : cette barre qui signifie "diviser". Or, précisément, l'association de leurs deux talents évoque plutôt l'addition, voire la multiplication... Alors, pourquoi et comment travaille-t-on à deux ? Mathias et Michaël vont tâtonner pendant quatre heures avant de trouver une réponse. En attendant, on revient sur leur rencontre. "C'était à un moment historique pour le graphisme, se souvient Mathias. Les gros réseaux médiatiques avaient longtemps forcé les graphistes à rendre leurs signes toujours plus performants en effaçant au maximum leur personnalité. Mais on est arrivé à l'époque où de plus en plus de gens pensaient que le

graphiste pouvait être davantage que transmetteur : émetteur. Nous, c'est ça qui nous intéressait : pouvoir prendre la parole. Au départ, c'est un pari. Mais on s'est rendu compte assez vite que c'était une position stratégique qui nous permettait d'aller assez loin dans l'expression : on vient par exemple de tourner un film." *Antigone under Hypnosis*, est un beau court métrage coctalien de vingt-trois minutes en noir et blanc, tiré de leur travail sur l'opéra *Antigone*, et est visible sur le site [www.showstudio.com](http://www.showstudio.com).

Ne pas compter sur eux pour jouer du violon sur leurs débuts, pour valider les clichés sur la complémentarité du duo (qui n'en est déjà plus un puisque d'autres collaborateurs les ont rejoints), pour démêler qui apporte quoi dans la corbeille ("Ce serait comme vouloir regarder dans un moteur"). En creux, leur association interroge la notion d'auteur dans son acception la plus française, c'est-à-dire si orgueilleusement solitaire : l'écrivain noircissant sa page blanche dans le silence de sa nuit, ou le cinéaste creusant son sillon dans une pure politique des auteurs. "Attention, on revendique totalement le statut d'auteurs. Simplement, c'est l'entité M/M qui est auteur, ce qui permet d'évacuer tout le pathos un peu folklorique", précise Michaël.

Mathias reprend la balle au bond : "La question, c'est de savoir si on peut croire à une polyphonie de l'expression. On pense évidemment que oui. En tout cas, quand une image implique plus de gens qu'une seule personne, je trouve ça un peu ridicule de la signer d'un seul nom, en tout cas de mon nom. C'est très contemporain de se poser la question de l'équipe derrière un nom : on découvre aujourd'hui que Rembrandt signait des tableaux issus de son atelier sur lesquels il n'avait pas donné un coup de pinceau. Etre plusieurs est d'abord une nécessité concrète : il y a tellement d'activités à gérer qu'il vaut mieux se regrouper. Ce serait trop complexe et schizophrénique pour une seule personne. Ce n'est pas non plus dans l'effacement de soi à la Daft Punk. On est hautement subjectifs, on revendique totalement notre travail."

Ce manifeste vibrant pour le travail collectif trouve quand même ses limites : "Régulièrement, on se demande jusqu'à quel point une entité de deux personnes peut signer des projets. Les limites sont d'abord juridiques. M/M, qui est une SARL,

ne peut pas signer un film." Et pourquoi pas cosigner des deux noms ? "Parce qu'on n'est pas Gilbert et George. En créant l'entité M/M, on a évacué la question de l'ego, on ne va pas revenir en arrière en reprenant nos noms."

**Cette question de la signature devient vertigineuse** dès lors qu'on évoque leur collaboration de plain-pied avec d'autres artistes, comme les photographes Inez van Lamsweerde et Vinoodh Matadin pour la pochette du dernier album de Björk. De bonne grâce, ils racontent le processus qui a abouti à cette image, l'une des plus vues de l'année 2004 : "Ça commence par Björk qui nous raconte ce qu'elle veut mettre dans son nouvel album. On l'écoute. C'est comme quelqu'un qui viendrait voir un psychanalyste, un docteur, et qui dirait : "Voilà, j'ai tous ces symptômes-là." Nous, après, on essaie de comprendre, d'assimiler,

puis de traduire par une image, par un signe, tout ce qu'elle nous a dit en mots. C'est là où il y a formation d'un langage. Et pour faire ça, on va chercher l'habileté ou la technique de plusieurs personnes. Sur la pochette, Björk porte un collier qui est

"On n'est pas Gilbert et George. En créant l'entité M/M, on a évacué la question de l'ego."

le nom de l'album. Au départ, c'est une typographie qu'on a dessinée. Ensuite, on a rencontré quelqu'un qui fait des modèles en 3D, plus qu'un technicien puisqu'il a su interpréter le dessin qu'on lui avait donné. Il s'appelle George. Excité par l'idée, il s'est surpassé. Il n'avait pas une marge de manœuvre énorme parce que le dessin du caractère était fait, mais après il y avait toute une zone d'interprétation. Il y a aussi la personne qui fait les cheveux. Plus on rentre dans le détail, plus il y a de choses. S'il n'y avait pas eu toutes ces personnes, on n'arriverait pas à une image aussi synthétique. Du coup, elle a cette qualité, cette image, d'avoir une multitude d'auteurs, mais en même temps, il y a une chose qui est dite. Il y a quelque chose du téléphone arabe ou du cadavre exquis dans ce processus."

La conversation se prolonge, se complexifie. Et puis, au détour d'une phrase, Mathias lâche ce qu'on entend comme la clé de leur duo : "Travailler à deux, ce n'est pas effacer le "je", c'est dépasser l'ego. Le truc, c'est que le "je" auquel on est attentif, c'est le "je" de l'autre : le pousser dans ses retranchements pour qu'il aille au plus près de sa singularité. C'est comme ça qu'à deux tu gagnes en singularité, subjectivité, identité." Et si c'était ça, le secret ? ||